



Paris, 11, rue Soufflot.
14 mai 1910

Ma chère marquise ⁸⁴

Vous auriez été amusée si vous aviez vu l'accueil fait par mes petits à cet admirable "panatone." Il est arrivé le soir, comme nous venions de sortir de table. Mais il a été dépecé sur l'heure, et nous y avons tout fait une brèche énorme. Le problème était de savoir si c'était meilleur que la "pogne" du Dauphiné; et les avis ont été partagés; mais l'avis une-

nime a été que la marquise est
bonne comme la pâte du bon pain.

Nous avons aujourd'hui la pre-
mière journée de grand et beau soleil
que nous ayons eue. Tout mon petit
monde est dehors. Moi, je suis resté à la
maison, pour écrire (encore!) une lettre
à Rajna. A la suite de la longue lettre
que j'ai écrite pour ma défense à son collègue
M. Parodi, et dont je vous ai parlé, il m'écrivit
après : « Bado solo al sentimento caldo
e schietto da cui le sue pagine sono
manifestamente ispirate; e ne conchiudo
che se per i miei orecchi ha peccato ta-

lora la lingua, il cuore non
 ha peccato mai. L'ombra stetta di
 Gaston Paris s'accosti e stringa le nostre
 destre. Je lui réponds que je le remercie de
 l'effort qu'il a fait pour distinguer entre
 mon langage et mon cœur. Mais que je
 n'accepte pas le bénéfice de cette excuse;
 que tout ce que j'ai écrit de Gaston
 Paris, je l'ai écrit consciemment, en pleine
 santé d'esprit; ^{je l'écrirais encore aujourd'hui, dans les mêmes} si donc ^{termes.} j'ai ~~été~~ prêt à son
 égard un tort inconvenant, ce n'est pas
 ma langue seulement, c'est mon cœur
 qui a péché, ^{et qui pêche encore!} et je suis sans excuse.
 Le reproche qu'il m'a adressé publique-
 ment, il est donc le maître de le retirer
 ou de le maintenir; mais il n'en pas en

son pouvoir d'en atténuer la gravité. Que
 fera-t-il ? Il est, je le sens, au bout de
 ses concessions ; mais ses concessions ne me
 suffisent pas. Ce n'est pas de l'indulgence qui
 je demande, c'est de la justice. La justice serait
 d'effacer purement et simplement son reproche.
 Il ne le fera pas ; et moi je serai obligé de
 faire cet article si pénible à écrire. J'in-
 suis malade depuis un mois, incapable de
 penser à autre chose. J'ai été tout à l'heure
 chez Morel-Fatio, qui est de si bon conseil,
 pour le mettre au courant. Mais je ne l'ai
 pas trouvé.

Je pense que vous avez aussi
 trouvé le beau temps en Italie, et je
 m'en réjouis pour vous. Je souhaite que



Soleil ait vite raison de
 votre grippe, et que les affaires qui
 vous ont conduite à Milan ne vous
 causent aucun tracas.. et que vous
 nous reveniez vite, bien avant la
 rentrée des Chambres. Le franc vient
 dîner à la maison mardi : nous cau-
 serons de vous. Je n'ai revu aucun
 de vos amis ; mais j'ai vu une
 bonne lettre de M. Monod à un de
 nos amis communs, d'où il semble
 résulter qu'il se sent mieux. Je lui
 avais ~~de~~ ailleurs trouvé vraiment

bonne mine la dernière fois que je l'ai
 vu à la rue Barbet-de Jouy. - Le
 "scandale de Soeur Candida" m'ennuie,
 parce que nos bons amis les Loubet
 avaient grande confiance en elle et ont
 été, je crois, pour beaucoup dans le
 succès de ses entreprises. Au revoir,
 ma chère marquise; je vous aimerai jus-
 qu'à la fin du monde, c'est à dire jus-
 qu'au 18 de ce mois. Ma femme se
 joint à moi pour vous dire les remer-
 ciements de nos enfants pour cette
 grosse gâterie et les nôtres; et nous
 nous réunissons aussi pour vous prier

d'agrée, ma chère marquise, nos
sentiments de respectueux et profond
attachement.

Joseph Bédier.
